

Identitèmes : retour sur un repérage et une ébauche de typologie

Henri Boyer¹

Recibido: 02/17/2021 / Aceptado: 05/07/2021

Résumé : En préalable à l'analyse du statut et des fonctionnements de l'identitème on s'intéresse ici à la *patrimonialisation*, d'abord sous sa modalité territorialiste, puis sous d'autres modalités qui concernent d'autres *objets* du réel sociétal autres que les lieux, comme les personnes, les événements, les périodes, les dates... et donc d'autres types de dénominations, comme une dénomination particulièrement sujette à patrimonialisation : le *logonyme*.

On considèrera ici la patrimonialisation comme l'intégration dans l'ensemble des repères identitaires d'une communauté donnée, après figement, de signes pourvus d'une connotation ethnosocioculturelle indiscutablement notoire et stabilisée : certains chercheurs utilisent le concept de *cultureme* pour les désigner. Cependant on montrera que tous les culturemes n'acquièrent pas forcément le statut d'*identitèmes*. Le signe qui constitue le cultureme ne peut prétendre au statut d'identitème s'il n'est pas pris en charge pour célébration régulière par l'interdiscours dominant, principalement véhiculé aujourd'hui par les médias. C'est ce statut d'identitème qui fera l'objet d'un repérage diversifié.

Mots clés : Patrimonialisation, logonyme, cultureme, identitème.

[es] Identitemas: identificación y esbozo de tipología

Resumen: Previo al análisis del estatus y funcionamiento del *identitema*, nos interesa aquí la *patrimonialización*, primero bajo su modalidad territorialista, luego bajo otras modalidades que conciernen a otros objetos de la sociedad distintos de los lugares, como personas, eventos, períodos, fechas, etc. y por tanto otro tipo de denominaciones, como una denominación particularmente sujeta a patrimonialización: el *logónimo*.

La patrimonialización se considerará aquí como la integración en el conjunto de los marcadores de identidad de una determinada comunidad, después de fijación, de signos dotados de una connotación *etnosociocultural* indiscutiblemente notoria y estabilizada: algunos investigadores utilizan el concepto de *culturema* para designarlos. Sin embargo, mostraremos que no todos los *culturemas* adquieren necesariamente el estatus de *identitema*. El signo que constituye el *culturema* no puede reclamar un estatus de *identitema* si no es apoyado para una celebración regular por el interdiscurso dominante, principalmente transmitido hoy por los medios de comunicación. Es este estatus de *identitema* el que será objeto de una identificación diversificada.

Palabras clave : Patrimonialización, logónimo, culturema, identitema.

[en] Identitèmes: Identification and an Outline of a Typology

Abstract: Prior to the analysis of the status and function of the *identitème*, we are interested here in the *patrimonialization*: first, under its territorialist modality; and second, under other modalities which concern objects of the societal reality other than places, such as people, events, periods, dates, etc. and therefore other types of denominations, such as a name particularly subject to patrimonialization : the "logonym".

Patrimonialization will be considered here as the integration of a given community into all of the identity markers, after fixating signs endowed with an indisputably notorious and stabilized ethno-sociocultural connotation: some researchers use the term *cultureme* to designate them. However, we will show that all *culturemes* do not necessarily acquire the status of identities. The sign that constitutes the *cultureme* cannot claim *identitème* status if it is not adopted for regular celebration by the dominant interdiscourse, mainly conveyed today by the media. It is this *identitème* status that will be the subject of a diverse identification.

Keywords: Patrimonialization, logonym, cultureme, identitème.

¹ Université Paul Valéry, Montpellier 3, henri.boyer@univ-montp3.fr

Sommaire. 1. De la *patrimonialisation*. 2. *Culturèmes* et *identitèmes*. 3. Un type d'*identitèmes* : les *logonymes*. 4. Deux grands ensembles d'*identitèmes*.

Cómo citar: Boyer, H. (2021). « *Identitèmes* : retour sur un repérage et une ébauche de typologie ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 36, Núm. 2 : 131-143.

Cet essai (une synthèse) concerne la définition et l'analyse du fonctionnement dans l'interdiscours (social et médiatique) des identitèmes, en interrelation avec d'autres objets de recherche connexes comme la patrimonialisation, la représentation et la dénomination... (Boyer, 2003, 2011, 2017). Il sollicite plusieurs champs disciplinaires : la sociolinguistique en premier lieu, mais aussi l'analyse de discours, la sémiologie, la psychologie sociale, la didactologie des langues-cultures, la traductologie.

1. De la *patrimonialisation*

Le « patrimoine » comme la « patrimonialisation » sont bien des objets d'étude que les sciences sociales ont investi tout particulièrement, avec la montée en puissance d'une « idéologie territoriale » visant à « construire une identité des territoires », précisément au travers de la *patrimonialisation* (Crozat et Bartenet, 2010 : 60; voir également Fournier, Crozat, Bernié-Boissard, Chastagner, 2012)². Et il n'est pas douteux que « les revendications patrimoniales demeurent centrales dans la construction des identités locales » (*ibid* : 70) et qu'elles fonctionnent en définitive comme antidote/riposte/alternative à une globalisation qui fait fi des singularités.

Une preuve manifeste de cette tendance est à n'en pas douter la *production collective d'identité* et son corollaire la *patrimonialisation* dans lesquelles se sont engagées en particulier nombre de collectivités territoriales en France. Il peut s'agir de la valorisation d'une richesse ethnolinguistique comme le fait la Région Rhône-Alpes avec les *langues régionales* de son territoire (occitan et franco-provençal) (Bert et Costa, 2011) : il y a bien mise en évidence/en scène, au travers de stratégies de communication institutionnelle, d'un trait/fait différenciateur, d'un supplément identitaire de la collectivité territoriale concernée, perçus comme pourvoyeurs de profit(s) et pas seulement dans l'ordre du symbolique (Boyer et Cardy [éds.], 2011).

A cet égard, les cas de *redénominations* (ou de tentatives de redénominations) de territoires ou de dénominations de nouveaux territoires sont riches d'enseignement (voir par ex. Akin [éd.], 1999). Ils illustrent le fonctionnement bivalent (*sociolinguistique* tout autant que *pragmatique*) du nom propre de lieu (Boyer, 2008a) : un fonctionnement dans lequel une orientation *perlocutoire* se superpose à une orientation *illocutoire* (Austin, 1970). Ils illustrent également le fait que le marquage identitaire des territoires passe aussi par la dénomination toponymique et que plus ladite dénomination est susceptible d'afficher un patrimoine valorisant, plus elle est considérée comme pertinente. Qu'on songe à la modification revendiquée et obtenue du Département des Côtes du Nord devenu en 1990 Département des Côtes d'Armor : une redénomination qui, en même temps qu'elle corrige une erreur de localisation (la Collectivité en question se situe à l'Ouest de l'Hexagone et non au Nord) inscrit ce territoire départemental dans l'aire linguistique et culturelle celtique, patrimonialisant un territoire jusque-là sans qualité spéciale au sein de la carte des départements français. En effet, « grâce au qualificatif *Armor*, les Côtes se situent en Bretagne », *Ar Mor* signifiant « la mer » en breton (Grégory, 2011 : 22 ; voir également Le Bart et Procureur, 2011).

La patrimonialisation territorialiste institutionnelle évoquée dans ce qui précède n'est en fait que l'une des modalités du processus socioculturel qui intéresse le propos développé ici, sûrement la plus proprement spectaculaire de par son récent développement et ses retombées³.

Cette modalité ne doit pas cependant occulter une autre modalité, relevant tout autant de la sémiotique que de la sociolinguistique ou de l'anthropologie culturelle, et qui ne concerne pas seulement les lieux et donc la dénomination toponymique mais également d'autres *objets* du réel/du vécu sociétal comme les personnes (les *personnages*), les événements, les périodes, les dates... présentant une singularité/unicité avérée. On parle alors pour les *noms propres* ou même certains *noms communs* renvoyant aux objets en question :

- d'*anthroponymes* : « Bécassine », « l'Abbé Pierre », « Jeanne d'Arc », « Jean Moulin », ...
- de *praxonymes* : « La Résistance », « Les 35 heures », « les Droits de l'Homme »,
- de *chrononymes* : « La Fronde », « La Belle Epoque », « Mai 68 », « Les Lumières », « Le Front Populaire »...
- d'*héméronymes* : « le 10 mai 1981 », « le 14 juillet », « 36 », « 14-18 »,
- d'*ethnonymes* : les « Gaulois », les « Auvergnats », les « Ritals », les « Latinos », les « Roms »...

² « Idéologie territoriale » et recherche d'une « identité des territoires » rejetées fermement par les contempteurs du « nouvel égoïsme territorial » (voir par ex Davezies, 2015).

³ Qu'on songe à l'impact de la labellisation d'un site comme « Patrimoine mondial de l'Humanité » par l'UNESCO.

- de *logonymes* : « J'accuse », « le génie de la langue française ».....
- et bien entendu, de *toponymes* : « Poitiers », « Verdun », « Montmartre »...

(voir en particulier : Leroy, 2004 ; Bacot, Douzou & Honoré, 2008 ; Calabrese Steinberg, 2008 ; Boyer & Paveau (coord.), 2008...).

Cette modalité de patrimonialisation peut être considérée

comme l'intégration dans l'ensemble des repères identitaires de la communauté nationale concernée, après figement, de signes ethnosocioculturels dont la teneur symbolique (emblématique/mythique) fait l'objet d'un consensus quasi général au sein de ladite communauté (qui se manifeste au travers de diverses sortes de mises en texte/scène), signes ethnosocioculturels qui fonctionnent comme unités sémiolinguistiques autonomes et de nature fondamentalement dialogique, singulièrement aujourd'hui dans l'interdiscours médiatique dominant (Boyer, 2016 : 55).

En fait, cette *patrimonialisation*-là est à mettre sur le compte d'une caractéristique structurelle du fonctionnement socio-cognitif de la communauté nationale (éventuellement locale) qui relève de ce qu'on peut nommer, pour reprendre une métaphore en vogue, l'ADN ethnosocioculturel de ladite communauté, dont l'imaginaire collectif (dont il sera question plus loin) est la face immergée.

2. *Culturèmes et identitèmes*

Ce qui intéressera les lignes qui suivent ce sont plus particulièrement ces mots, groupes de mots et au-delà, qui ne sont pas que des dénominations de personnes, de lieux ou de périodes : des « mots plus culturels que les autres » comme l'écrivait Robert Galisson (1987) fonctionnant certes dans un paradigme de nature linguistique mais surtout des signes pourvus d'une *connotation ethnosocioculturelle* indiscutablement notoire et stabilisée⁴ et qui intègrent un ensemble d'unités de nature diverse : lexies de formats divers, « formules », « lieux discursifs » (Krieg-Planque, 2009)... mais aussi productions scripto-ictoniques, audio-visuelles... Cet ensemble a la particularité d'être soumis à une pression identitaire précisément génératrice de patrimonialisation : pour désigner ces unités de divers types, certains traductologues (par ex. Cuciuc, 2011 ; Lungu Badea, 2009 ; Luque Nadal, 2009) et des didacticiens (par ex. Collès, 1997) utilisent le concept de *culturème*⁵. Ces unités (de nature langagière diverse, éventuellement sémiotiquement composites/hétérogènes) relèvent d'un *fonctionnement ethnosocioculturel identitaire* avéré. Cependant les *culturèmes* n'acquiescent pas forcément le statut d'*identitèmes*.

« Foulard » et « voile » sont bien des *culturèmes* français au moins depuis deux décennies (à la suite de « L'affaire des foulards de Creil » à l'automne 1989) (Boyer, 1993) même s'ils sont en passe, me semble-t-il, d'acquiescent le statut d'*identitèmes*.

Si les *identitèmes* sémiolinguistiques relèvent comme les *culturèmes* d'une dynamique de *patrimonialisation*⁶, dans le cas de l'*identitème* on peut dire que ce processus a abouti et que les éléments concernés deviennent autant de « lieux de mémoire » au sens de Pierre Nora (1997) qui fonctionnent dans l'*imaginaire collectif* au sein d'une communauté nationale, régionale... ou même sur une aire culturelle qui excède les frontières d'un pays⁷.

Sur la base de la figuration du *mythe* proposée par Roland Barthes (Barthes, 1957) à partir du modèle saussurien, on peut schématiser comme suit le changement de nature sémiologique que suppose l'émergence du *culturème*⁸ puis celle (aléatoire) de l'*identitème* par rapport au *signe* linguistique ou/et ictonique qui en constitue le fondement : le schéma ci-dessous tente de décrire le processus dont il vient d'être question.

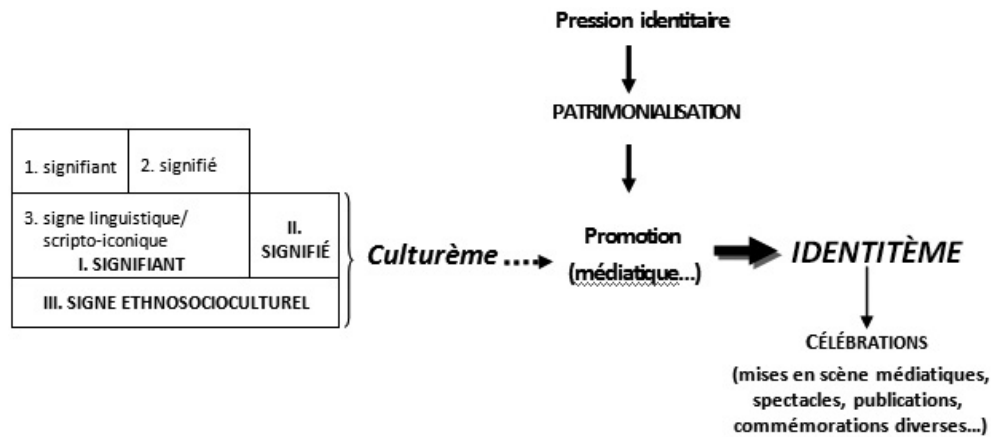
⁴ R. Galisson (1987) parle de « charge culturelle partagée ».

⁵ Voir également Moles, 1969, faisant référence à Lévi-Strauss.

⁶ La patrimonialisation est considérée ici comme l'intégration dans l'ensemble des repères identitaires d'une communauté donnée, après figement, de signes pourvus d'une charge ethnosocioculturelle indiscutablement notoire et stabilisée et soumis à un figement sémiotique (un cas flagrant : le logonyme « Touche pas à mon pote » qui ne saurait être réalisé en intégrant des qualificatifs du type « vieux », « cher »).

⁷ L'*imaginaire collectif (ethnosocioculturel)* de la communauté est composé de *représentations partagées, plus ou moins affectées par le stéréotype*. On peut repérer deux grandes strates de cet imaginaire, qui sont en interrelation : - une strate pour une large part « archéologique », intégrée par des représentations liées à l'Histoire et à la mémoire de la communauté nationale ; - une strate « socioculturelle » qui concerne les représentations sociales de la communauté (exposées au stéréotype) (Boyer, 2003).

⁸ Comme « système sémiologique second » (Barthes, 1957 : 199).

Figure 1. Du *culturème* à l'*identitème* (Boyer 2015: développement de la figuration du mythe selon Barthes 1957).

Le *signe ethnosocioculturel* qui constitue le *culturème* ne peut prétendre au statut d'*identitème* s'il n'est pas pris en charge par l'*interdiscours* dominant principalement véhiculé par les médias, lesquels sont de nos jours des *instances de patrimonialisation* efficaces (sélectives bien entendu, mais dans le respect du *principe d'empathie*) (Lochard et Boyer, 1998 ; Veron, 1991 ; Brune, 1993) car ils sont « enracinés dans un territoire, privilégiant les valeurs, les conflits, les perspectives qui organisent la réalité de ce territoire » (Esquenazi, 2002 : 31). Une fois le *culturème* promu *identitème* (pour une durée indéfinissable) il ne reste plus qu'à organiser des célébrations au sein de la communauté (et prioritairement médiatiques) afin d'en confirmer la patrimonialisation. C'est du reste l'étendue et la continuité de ces célébrations qui donnent la mesure de la promotion du *culturème* au statut d'*identitème*.

Le « *Tour de France* », rituel sportif et culturel national (annuel) est à n'en pas douter un *culturème* mais qui, bien au-delà de la reconnaissance d'un grand événement sportif, avec sa désignation familière désormais labellisée et traitée comme telle dans les médias français et étrangers : « Le Tour »⁹, illustre la spécificité de l'*identitème sémiolinguistique*.

Si l'on prend l'exemple d'une chanson populaire : *Les Champs Elysées* (de Joe Dassin) il s'agit sûrement d'un *culturème* (voir l'usage comme hymne d'accueil qui en a été fait en Indonésie à l'occasion d'une visite du Président Hollande) mais il n'a pas cependant pas le statut d'*identitème* qu'a acquis *Douce France* de Charles Trenet (et qui sert de slogan ou encore de fond musical pour des publicités, des clips, des documentaires concernant précisément la « douce France »...).

On identifiera le signe « Olé ! » comme un *identitème* sémiolinguistique hispanique, la devise « Liberté, Egalité, Fraternité » comme un *identitème* sémiolinguistique français lié à la République française, mais qui s'exportent en s'actualisant aisément... Car le territoire de diffusion des *identitèmes sémiolinguistiques* peut être plus ou moins circonscrit, jusqu'à déborder des frontières géolinguistiques strictes de leur communauté d'émergence.

L'*identitème* (tout comme le *culturème*) peut être plus ou moins clivant. L'exemple de « *laïcité* » est là pour le montrer, ou encore « Poitiers », « L'Occupation » ou « Mai 68 », ... Et les *identitèmes*, comme les *représentations partagées, sociales/culturelles* qui les fondent, ont tendance à apparaître ou/et à prospérer en contexte de conflit, de crise¹⁰ (Rouquette et Rateau, 1998).

Un autre exemple de fonctionnement transcommunautaire de certains *identitèmes* est le célèbre « ¡No pasarán! » (ils ne passeront pas !) dont la séquence historique (et tragique) originelle est la Guerre civile espagnole¹¹ et qui est toujours disponible en langue espagnole (ou en catalan comme dans l'affichette indépendantiste ci-dessous) pour la proclamation d'une volonté absolue de résistance à un ennemi déclaré (dans l'exemple catalan les forces espagnoles hostiles à l'émancipation institutionnelle de la Catalogne) et pouvant être utilisé dans d'autres univers de discours que politique ou militaire.

⁹ Les médias français affectionnent également le désignant : « la grande boucle ».

¹⁰ A l'instar des « nexus » (du type « Liberté », « République »...) identifiés par Michel-Louis Rouquette au sein de la *pensée sociale* (Guimelli, 1999 : 99-102; Rouquette (dir.), 2009).

¹¹ « Ils ne passeront pas ! », célèbre slogan lancé du balcon du Ministère de l'Intérieur lors de l'offensive franquiste contre Madrid, le 19 juillet 1936, qui deviendra porteur d'une charge emblématique universelle, et dont on peut observer le maintien, dans les usages discursifs, tant en espagnol qu'en français.

Figure 2. Jeunes indépendantistes catalans contre les forces politiques espagnoles qui leur sont hostiles.

Le document scripto-iconique ci-dessous fait se rencontrer (à l'occasion d'une rencontre de football France-Espagne) deux identitèmes hispaniques à teneur ethnosocioculturelle bien différente : l'un lié à la tauromachie et à la *Feria* (le taureau de combat) et l'autre, dont la teneur politique est ici neutralisée : « ¡No pasarán! » (exclamation dont on conserve même l'authenticité graphique espagnole : les deux points d'exclamation inversés pour la phrase exclamative) :

Figure 3. Mobilisation d'identitèmes hispaniques pour conjurer le danger footballistique espagnol.

Arrêtons-nous sur un cas de *patrimonialisation* relativement récent d'où a émergé l'identitème « Jean Moulin ». Il s'agit d'un cas exemplaire. On observe que la *mythification* du Chef de la Résistance mort sous la torture *sans avoir parlé*, à laquelle a largement contribué le célèbre discours – médiatisé – d'André Malraux (prononcé lors du transfert des cendres de Moulin au Panthéon le 19 décembre 1964), s'est focalisée beaucoup plus sur une photographie-portrait que sur le seul patronyme¹². Cette matrice iconique¹³, reproduite de manière récurrente sur les couvertures d'ouvrages

¹² Ce dernier cependant utilisé abondamment pour baptiser rues et avenues, établissements publics...

¹³ Dont le statut est aussi celui d'un *identitème*, au même titre que Marianne, plus justement, au moins depuis le XIX^e siècle, le *buste* de Marianne.

et de magazines est aussi exploitée voire instrumentalisée, avec toute sa force symbolique bien évidemment, par telle affiche (2013) d'un parti politique français, les Radicaux de gauche, appelant à l'adhésion, construite sur une photo-montage utilisant la matrice iconique en question).

Figure 4. L' *identitème* Jean Moulin sollicité par les Radicaux de gauche.



Le portrait patrimonialisé de Jean Moulin (une photo prise à Montpellier) est en effet devenu un authentique *identitème* :

Figure 5. La représentation iconique la plus répandue de l' *identitème* Jean Moulin.



On doit observer que *certain*s mots (noms propres comme noms communs) mais aussi des syntagmes, des énoncés, des textes, des chiffres..., y compris des textes scripto-iconiques (voire strictement iconiques) ayant le plus souvent été surexposés historiquement, politiquement... et aujourd'hui médiatiquement (« Vercingétorix », « Jeanne d'Arc », « La Saint-Barthélémy », « L'Alsace et la Lorraine », « L'affaire Dreyfus », « Les plages du Débarquement », « Mai 68 »...) se sont inscrits dans l'*imaginaire ethnosocioculturel* de la communauté, comme *culturèmes* mais aussi pour certains comme *identitèmes*.

Quant au format de ces unités, dont le fonctionnement sémantique se double d'un fonctionnement identitaire, et à leur statut, ils sont variables : nom propre (« Vichy ») et nom commun (« clocher », « laïcité ») ; syntagme (« La

semaine de 35 heures », ou même « Les 35 heures », « le génie de la langue française ») ; phrase (« Touche pas à mon pote ») ; texte (« L'Appel du 18 juin », « J'accuse », « La Marseillaise ») ; texte scripto-iconique (l'affiche de 1914 proclamant l' « Ordre de Mobilisation Générale »)...

Si pour certaines patrimonialisations ayant produit un *identitème* l'Ecole de la République a quelque responsabilité, au travers de l'enseignement de l'Histoire nationale (« La poule au pot » d'Henri IV, « L'affaire Dreyfus », « les Poilus » (de la Grande Guerre) ...), dans de nombreux autres cas apparus durant la deuxième moitié du XX^e siècle ce sont les médias qui ont été les co-constructeurs et les promoteurs de la patrimonialisation : c'est flagrant pour « Touche pas à mon pote »...

3. Un type d'*identitèmes* : les *logonymes*

Aujourd'hui les *culturèmes/identitèmes* d'émergence (relativement) récente peuvent dans une très large mesure être considérés comme des « avatars médiaculturels » (Macé, 2006). Barthes (1957) parlait de « langage de la culture de masse » : à l'heure de la *société médiatisée* ces unités sémiotiques surexposées (pour diverses raisons convergentes) dans les discours médiatiques se voient ainsi immanquablement affectées par un processus de plus-value culturelle. Un tel phénomène est permanent car l'imaginaire ethnosocioculturel est en constante activité, intégrative comme de rejet, même si on observe une forte tendance au maintien du *statu quo* en matière de *représentations collectives* (au-delà d'ajustements et/ou d'ajouts fonctionnels) : voir à ce sujet (Boyer, 2007) l'intégration récente dans le stock des mots à *valeur ethnosocioculturelle ajoutée* de « foulard » et de « voile » ainsi que la modification de la *valeur ethnosocioculturelle ajoutée* de « banlieue(s) » et de « cités ». Dans les deux cas le rôle des médias a été déterminant (Voir à ce sujet Boyer et Lochard, 1998 ; Boyer, 1993).

L'énoncé (ou plutôt l'*acte d'énonciation*) « J'accuse » est un excellent exemple de patrimonialisation : le titre du célèbre article de Zola dans *L'Aurore*, à l'origine une énonciation performative, est devenu l'équivalent d'une unité de langue, un mot revêtu d'une charge ethnosocioculturelle qui vise à pérenniser le geste discursif dénonciateur de Zola, symbole de la vigilance des clercs (Boyer, 2008b). Voir ci-après son exploitation en Une de *Libération* daté du 6 juillet 2000¹⁴ :

Figure 6. Un palimpseste en Une de *Libération* avec l'*identitème* « J'accuse ».



¹⁴ Reproduite avec l'aimable autorisation de *Libération*.

Afin de conserver une homogénéité terminologique (*toponymes, anthroponymes, chrononymes...*) on peut qualifier les *culturèmes/identitèmes* issus de paroles, d'écrits... (attestés ou supposés, à l'origine parfois indécidable) passés à la postérité ou tout au moins ayant acquis une notoriété indiscutable dans la durée (« Paris vaut bien une messe », « Nos ancêtres les Gaulois », « Une certaine idée de la France », « Métro, boulot, dodo », ...) de *logonymes*. On peut dire de ces signes qu'ils ont subi sur la plus ou moins longue durée (parfois même en un temps étonnamment réduit) un clair processus de figement (c'est le cas par exemple de « Les 35 heures », dont on voit bien qu'il ne s'agit plus principalement d'un simple volume horaire).

Par ailleurs, certaines « petites phrases » (Krieg-Planque, 2011) issues de la communication politico-médiatique peuvent revêtir, par « aphorisation » (Maingueneau, 2006) le statut de logonymes. Il en est ainsi me semble-t-il de l'énoncé sentencieux devenu quasiment un proverbe : « On ne tire pas sur une ambulance » naguère « petite phrase » perfide proférée par la journaliste (et un temps femme politique) Françoise Giroud à l'endroit de Jacques Chaban-Delmas, candidat malheureux à la présidentielle de 1974¹⁵.

4. On peut distinguer deux grands ensembles d'*identitèmes* :

A. Un ensemble où prennent place des noms propres, des noms communs, des syntagmes, des énoncés... dont la dimension représentationnelle, ethnosocioculturelle et identitaire, supplante dans l'interdiscours dominant d'une communauté, d'un groupe, d'un réseau, leur dimension désignative (Boyer, 2003, 2008a).

Examinons comme illustration le cas de quatre lexies françaises contenant des sèmes à teneur religieuse : « clocher », « église », « minaret », « mosquée ». Il est clair que « mosquée » et « minaret » sont depuis longtemps déjà dans le paysage lexico-sémantique français identifiés comme *signes ethnosocioculturels* (renvoyant à une certaine culture religieuse au sein de l'aire géographique arabo-musulmane présente ou passée. Il en va de même d'« église » et de « clocher » qui renvoient à la tradition catholique. Certes, « clocher » avait acquis semble-t-il un statut d'*identitème* en relation avec une certaine idée de la France, nostalgique, une France rurale, paisible, heureuse... et que célèbre précisément la chanson de Charles Trenet « Douce France » déjà citée, à bien des égards hymne national civil : lorsqu'elle évoque entre autres « [le] village ... au clocher aux maisons sages » ...

Les flux migratoires de la deuxième moitié du XX^e siècle qui ont conduit à l'installation en France d'une importante population de religion musulmane et les représentations que cette installation a suscitées ont modifié le statut ethnosocioculturel de ces lexies : l'interdiscours médiatique a contribué à accentuer leur fonctionnement *dialogique* (Bres *et al.* (dirs.), 2012) et à investir d'une dimension polémique « église », « mosquée », « clocher » et « minaret ». Le sens des quatre unités s'est figé sur leur connotation ethnosocioculturelle ; elles ont été soumises à une patrimonialisation continue (en tout premier lieu médiatique) qui en a fait des *identitèmes*. On peut en trouver l'illustration dans le titre en couverture de *Valeurs Actuelles* concernant « L'Appel de Denis Tillinac » : « Touche pas à mon église ! ». L'*incident identitaire*, provoqué par une prise de position du Recteur de la Mosquée de Paris, a en effet apporté une contribution non négligeable à l'ancrage du dipôle « clocher » – « église » dans le paradigme des *identitèmes*. Comme on peut le vérifier dans les propos ci-après publiés dans *Le Figaro*¹⁶ :

Quand Dalil Boubakeur, qui est indiscutablement un modéré, propose qu'on remplace des églises vides par des mosquées, il sait que cette proposition n'a aucune chance d'aboutir. Pourquoi le fait-il ? Pour satisfaire la frange la plus extrémiste de ses fidèles. Car sur le plan du symbole, l'église qui devient mosquée signifie que le christianisme n'est qu'une étape sur le chemin de la religion révélée : l'islam.

Une certaine presse ne se prive d'ailleurs pas de pourvoir l'interdiscours médiatique en anecdotes de confirmation, comme le montre l'exemple ci-dessous :

À Nantes, la mosquée a remplacé une chapelle

Remplacement. Dans le chef-lieu de la Loire-Atlantique, une église abandonnée par ses fidèles a été transformée en mosquée, avant d'être finalement rasée pour faire place à un bâtiment de plus grande taille. Une histoire édifiante¹⁷.

¹⁵ Certains *identitèmes* qu'on ne peut pas considérer vraiment comme des logonymes sont de l'ordre du métascriptural : on songe ici au graphème ñ castillan-espagnol utilisé dans le logotype de l'Institut Cervantes dont la mission est la diffusion et la promotion de l'*Hispanité* sous les auspices de la langue et de la culture espagnoles. On peut penser également aux conflits d'alphabets ou de normes orthographiques anciens ou récents dans certaines communautés nationales, (dans les Balkans par exemple) qui soulignent leur enjeu patrimonial : cyrillique/latin/arabe...

¹⁶ *Le Figaro*, samedi 27 juin 2015, p. 16 ; Débats (Pascal Bruckner : « L'islam radical a déclaré la guerre à l'Europe », par Tremolet de Villers, Vincent).

¹⁷ Mickaël Fonton dans *Valeurs Actuelles*, Société, jeudi 9 juillet 2015. On notera l'utilisation désormais polémique du terme « remplacement ».

Il en va de même pour les identitèmes associés à la paire antagoniste « église » – « mosquée » que sont « clocher » et « minaret », dans l’imaginaire ethnosocioculturel des Français, comme l’illustrent par exemple (pour ce qui concerne « clocher ») les extraits ci-dessous d’un récit journalistique, en quelque sorte *exemplaire*, et au titre bien dans l’air du temps : « Sauvetage : Un clocher millénaire ressuscité » :

Sauvetage. Perdu dans les vallons du Perche, Colonard-Corubert vient de fêter la restauration du plus ancien de ses trois clochers. Un défi qui n’avait rien d’évident pour cette commune de 260 âmes.

« Notre avenir est dans notre histoire » : ainsi s’exprime Guy Verney, maire de Colonard-Corubert (Orne) au lendemain de la réouverture de Notre-Dame de Courthioust. Samedi 27 juin, la superbe restauration de cette église du XI^e siècle, ajourée de baies à meneaux au XVI^e, a été célébrée en grande pompe, et la population réunie autour du maire et des membres de l’association Les Trois Clochers pouvait se montrer légitimement fière. Mais ce passé n’a pas toujours paru aussi facile à assumer...

L’église médiévale en question n’était en effet que l’un des trois édifices catholiques dont l’entretien incombait au petit village de Colonard-Corubert : le Maire (par provocation ?) fait approuver par son Conseil municipal la vente de deux églises. Mais le sous-préfet de l’époque, Claude Martin, s’y oppose vigoureusement. On raconte que ce catholique pratiquant aurait sermonné le maire : « Vous voulez qu’une mosquée s’installe dans votre village ? » La désaffectation refusée, il faut maintenant trouver le moyen de sauver ces églises¹⁸.

On a compris que les moyens ont été trouvés, d’où l’issue heureuse que célébrait la population du village le 27 juin...¹⁹

Un autre exemple me permettra d’illustrer la dimension transnationale de certains identitèmes : l’aventure de l’antonomase « *pasionaria* ».

Selon H. Boyer et T. Kotsyuba Ugryn, l’aventure de cette antonomase est « à cet égard singulière en ce qu’elle révèle comme un continuum dans le figement représentationnel que subit la dénomination du personnage politique de Dolores Ibarruri, entre *mythe*, *emblème* et *stéréotype* » (Boyer, 2008b). En effet, il est indéniable que le point de départ de l’aventure en question est une emblématisation : Dolores Ibarruri, « la » *Pasionaria* de la Guerre civile espagnole, députée communiste, est l’*emblème* de l’engagement révolutionnaire total et fervent pour la liberté et contre les forces totalitaires, ainsi que pour l’émancipation des femmes. Il est tout aussi évident que cet emblème, servi par un charisme inédit dans le mouvement ouvrier espagnol, celui d’une femme issue du peuple, devenue l’un des leaders du combat contre le soulèvement militaire et célébrée à l’intérieur et à l’extérieur de l’Espagne républicaine, ne pouvait pas ne pas revêtir une dimension mythique. Le *mythe* s’est vu renforcé évidemment par l’issue tragique du combat, puis l’exil massif et la répression menée par la dictature victorieuse, sous les espèces du pseudonyme désormais notoire et des « formules » (Krieg-Planque, 2009) qui lui sont associées : « *¡No pasarán!* » et « Plutôt mourir debout que vivre à genoux ». Cependant *pasionaria*, tout en conservant le statut d’*identitème*, est devenu en définitive le *stéréotype* de la femme (pas forcément politique) habitée par une cause, obsédée (parfois jusqu’à l’excès) par une conviction qu’elle cherche avec fougue à faire partager » (Boyer et Kotsyuba Ugryn, 2012, cité dans Boyer, 2016 : 62).

B. Un ensemble où prennent place des *logonymes* et qui sont de deux sortes :

a. des *séquences discursives* (à l’origine parfois problématique) passées à la postérité en subissant un processus de figement et ayant acquis une notoriété indiscutable et une portée identitaire incontestée :

- *français* : « Paris vaut bien une messe », « Une certaine idée de la France », « Touche pas à mon pote »,
- *occitan* : « Gardarem lo Larzac » (*Nous garderons le Larzac*)
- *espagnol* : « *¡No pasarán!* » (*Ils ne passeront pas!*)...

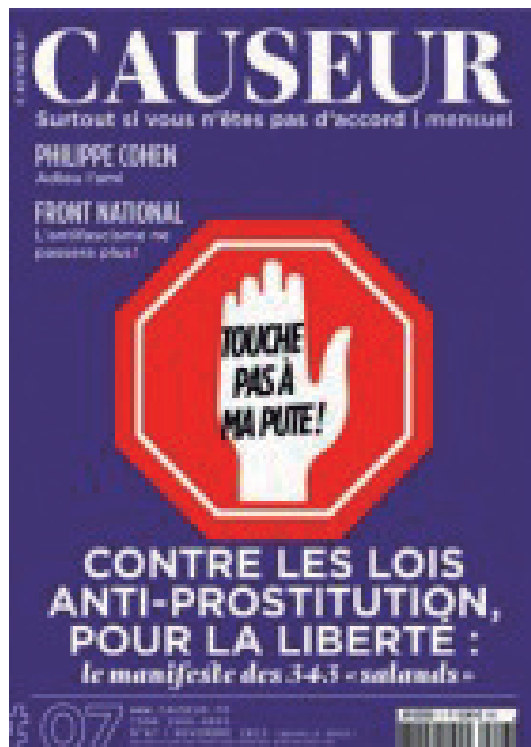
Les discours médiatiques (journalistiques, publicitaires/propagandistes) exploitent nombre de ces logonymes soit comme pures citations, soit à des fins rhétoriques : leur défigement est alors à la base de nombreux *palimpsestes* (Genette, 1982 ; Fiala et Habert, 1989 ; Galisson, 1993). En voici quelques exemples (parmi bien d’autres) pour « Touche pas à mon pote » (énoncé qui apparaît en 1985 comme slogan de SOS Racisme, apposé sur le logo de l’association antiraciste) un logonyme devenu identitème à succès (succès non démenti durant ces trois dernières décennies) associé dès le départ à un signe iconique : la petite main jaune, et qu’une

¹⁸ Laurent Dandrieu dans *Valeurs Actuelles*, Société, vendredi 10 juillet 2015.

¹⁹ L’attentat terroriste perpétré par des islamistes dans l’église de Saint-Etienne-du-Rouvray le 26 juillet 2016 ne contribuera pas pour peu à confirmer la teneur identitaire d’« église » et le fonctionnement dialogique du mot.

patrimonialisation accélérée a rendu étonnamment disponible pour divers sujets, comme le montre la une ci-dessous²⁰ (*Causeur* n°7 novembre 2013) :

Figure 7. Un palimpseste en couverture de *Causeur* avec l'identité « Touche pas à [mon pote] ».



A cet égard ce dernier exemple mérite une attention particulière. Le palimpseste a en effet fait l'objet d'une contestation en pertinence discursive. En effet dans le n° suivant du même mensuel *Causeur* (n° 8, décembre 2013) l'écrivain Alain Finkielkraut explique pourquoi il n'a pas signé le « Manifeste des 343 salauds » intitulé « Touche pas à ma pute »²¹ (que diffusait précisément le n° 7 de *Causeur*) explicitant ainsi indirectement le fonctionnement sémiolinguistique auquel ont eu recours (de façon erronée selon l'écrivain) les auteurs du « Manifeste » en question, victimes d'un détournement abusif de l'identité :

Vous avez voulu détourner le célèbre slogan « Touche pas à mon pote ». Mais le « mon » de « mon pote » dit la solidarité, la communauté, la reconnaissance de l'autre comme semblable, alors que le « ma » de « ma pute » est un adjectif purement possessif. Il ne dit pas « mon semblable », il dit « ma chose ». Il ne signale pas une identité, il déclare une propriété. Et c'est cela qui choque. Le client a le droit et le devoir de se défendre contre l'envie du pénal, mais pas en objectivant et en s'adjugeant la prostituée (Finkielkraut, 2013 : 51).

Voici un autre exemple de palimpseste construit sur l'identité extrait de *La Marseillaise* : « Aux armes citoyens », emprunté à une publicité qui par ailleurs détourne la devise-identité *Liberté, Egalité, Fraternité* (Liberté, Santé, Biodiversité) sans oublier la référence à un autre identité *républicain* (le bonnet phrygien) :

²⁰ Couverture reproduite avec l'aimable autorisation de *Causeur*.

²¹ Ce manifeste diffusé en octobre 2013 dénonçait la proposition de loi visant à sanctionner les clients des prostituées.

Figure 8. Un palimpseste construit sur l'identité « Aux armes citoyens ! ».

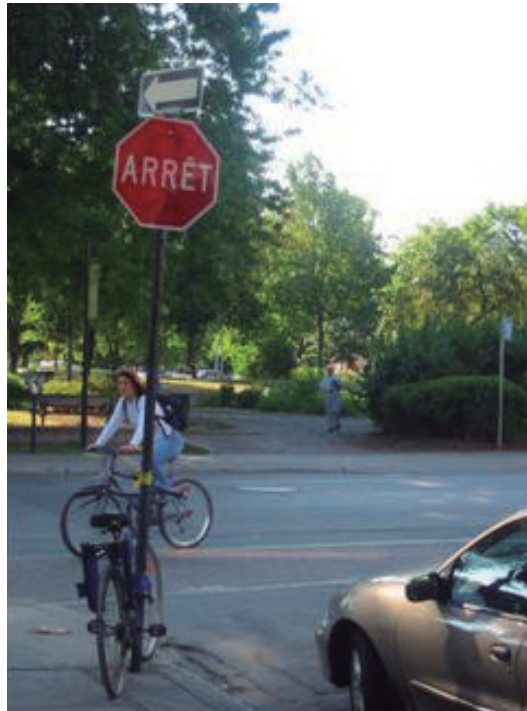


b. des unités ou des bribes de langue ou d'interlecte emblématisés :

- dont le fonctionnement comme identité est devenu permanent (pour une durée indéterminée) : « septante », « votation », en français romand ; « péguer » (*coller*) « bouléguer » (*remuer*) en *francitan* (Boyer, 2010 ; De Pietro et Matthey, 1993) ; mais aussi, en occitan : « Qu'es aquo? » (*Qu'est-ce que c'est?*), « A bisto de nas » (*approximativement*)...

Il s'agit d'un type de *logonymes* un peu particuliers : ceux qui, dans une situation de contact de langues, bilingue/diglossique, sont empruntés avec ou sans modification à la langue dominée/minorée et utilisés dans la langue dominante (ou une variante interlectale de cette langue) avec une charge identitaire assumée par les utilisateurs (Le Page et Tabouret-Keller, 1985):

- dont le fonctionnement comme identité est occasionnel et dépend étroitement du contexte sociolinguistique et glottopolitique. On peut prendre comme exemple l'usage institutionnel *exclusif* d'une des langues en concurrence dans un environnement bilingue/diglossique (plus ou moins) conflictuel : cet usage revendique alors les deux fonctions de cette langue : communicative et symbolique/identitaire. Il en va ainsi au Québec avec le recours au seul mot français « arrêt » sur tel panneau de signalisation routière (qui, dans une autre Province canadienne, comme le Nouveau-Brunswick par exemple, afficherait « arrêt » et « stop » ou qui en France, afficherait la seule injonction « stop ») comme l'illustre le cliché ci-dessous et alors qu'officiellement le Québec est bilingue (anglais-français). L'utilisation d'« arrêt » est bien un geste (glottopolitique) d'identité, comme on peut en observer souvent dans la Belle Province, soucieuse de se proclamer avant tout francophone face à l'anglophonie dominante au Canada.

Figure 9. « Arrêt » contre « Stop ».

Références bibliographiques

- Akin, S. éd., (1999) *Noms et re-noms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*. Rouen, Publications de l'Université de Rouen, CNRS.
- Austin, J.L., (1970) *Quand dire, c'est faire*. Paris, Seuil.
- Bacot, P., Douzou, L. & J.P. Honoré, (2008) « Chrononymes. La politisation du temps » in *MOTS. Les langages du politique*. N° 87, Lyon, ENS Editions pp. 5-12. DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.11552>
- Barthes, R., (1957) *Mythologies*. Paris, Seuil (Collection Points).
- Boyer, H., (1993) « Tchador : les mots de 'l'affaire' » in *MScope*. N°4, Versailles, CRDP.
- Boyer, H., (2003) *De l'autre côté du discours. Recherches sur le fonctionnement des représentations communautaires*. Paris, L'Harmattan.
- Boyer, H., (2007) « Traiter la compétence culturelle : l'imaginaire ethnosocioculturel et ses fonctionnements en discours médiatiques » in *Le Langage et l'Homme*. Vol XXXXII, n°2.
- Boyer, H., (2008a) « Fonctionnements sociolinguistiques de la dénomination toponymique » in *Mots. Les langages du politique*. N° 86, pp. 9-21.
- Boyer, H. & G. Lochar, (1998) *Scènes de télévision en banlieues*. Paris, INA-L'Harmattan (avec la participation d'André Bercoff).
- Boyer, H. & H. Cardy, (2011) « Localiser, identifier, valoriser » in *Les collectivités territoriales en quête d'identité, Mots. Les langages du politique*. N° 97, Lyon, ENS Editions, pp. 5-13.
- Boyer, H., (2008a) « Fonctionnements sociolinguistiques de la dénomination toponymique » in *Mots. Les langages du politique*. N° 86, pp. 9-21.
- Boyer, H., (2008b) « Stéréotype, emblème, mythe. Sémiotisation médiatique et figement représentationnel » in *Mots. Les langages du politique*. N° 88, pp. 99-113.
- Boyer, H., (2011) « Mots et patrimoine, mots du patrimoine » in Mahé de Boislandelle, H. (dir.), *Le Patrimoine dans tous ses états*. Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, pp. 33-41.
- Boyer, H., (2016) *Faits et gestes d'identité en discours*. Paris, L'Harmattan.
- Boyer, H., (2010) « Que reste-t-il du francitan ? » in Boyer, H. (dir.), *Hybrides linguistiques...* Paris, L'Harmattan, pp. 235-255.
- Boyer, H., (2008) « Fonctionnements sociolinguistiques de la dénomination toponymique » in *Mots. Les langages du politique*. N° 86, mars, Lyon, ENS Editions, pp. 9-21.
- Boyer, H., (2011) « Langage, identité, patrimonialisation. Les sémioculturèmes » in *Amb un fil d'amistat. Mélanges offerts à Philippe Gardy*. Toulouse, CELO, pp. 247-258.
- Boyer, H., (2017) « Les identitèmes : construction patrimoniale et célébration » in Berkaine, M. S., Dahou, C., Kis-Marck, A. & F. Roche (dirs.), *Construction/déconstruction des identités linguistiques*. Saint-Denis, Connaissances et Savoirs, pp. 23-40.
- Boyer, H., (2019) « Le stéréotype, sa place dans la pensée sociale et dans les médias » in *Revue HERMES*. N°83, pp. 52-57.
- Boyer, H., (2011) « Mots et patrimoine, mots du patrimoine » in Mahé de Boislandelle, H. (dir.), *Le Patrimoine dans tous ses états*. Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, pp. 33-41.

- Boyer, H., (2013) « Du “langage de la culture de masse” aux “avatars médiaculturels” : mots à CCP, culturèmes et autres signes à valeur ethnosocioculturelle ajoutée » in *DEAF 2 (Dire, Ecrire, Agir en Français) « La langue et la littérature à l'épreuve du temps »*, Actes du II^e colloque international. Faculté des Lettres et des Arts, Université de Kragujevac, pp. 277-282.
- Boyer, H., (2015) « Pour une sémiotique de la patrimonialisation. Les *identitèmes* et la communication médiatique » in *CISL*. Vol. XIII, « Limbaje si comunicare » (Ardeleanu, S-M., Coroi, I-C & D. Finaru coords.). Iasi, Demiurg, pp. 47-61.
- Boyer, H. & T. Kotsyuba Ugryn, (2012) « *Pasionaria*. Du mythe au stéréotype ... en passant par les médias » in *Mots. Les langages du politique*. N° 98, Lyon, ENS LSH, ENS Editions, pp. 111-120 .
- Boyer, H. & M-A. Paveau (coord.), (2008) « Toponymes. Instruments et enjeux » in *Mots. Les langages du politique*. N° 86, Lyon, ENS Editions, p. 143.
- Bres, J. et al. (dirs), (2012) *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*. Bruxelles, De Boeck Université.
- Brune, F., (1993) « *Les médias pensent comme moi!* » *Fragments du discours anonyme*. Paris, L'Harmattan.
- Calabrese Steinberg, L., (2008) « Les héméronymes. Ces événements qui font date, ces dates qui deviennent événements » in *Mots. Les langages du politique*. N° 88, Lyon, ENS Editions, pp. 115-128.
- Collès, L., (2007) « Enseigner la langue-culture et les culturèmes » in *Québec français*. N° 146, pp. 64-65.
- Costa, J. & M. Bert, (2011) « De l'un et du divers. La région Rhône-Alpes et la mise en récit de ses langues » in *Mots. Les langages du politique*. N° 97, pp. 45-57.
- Crozat, D. & D. Bartement, (2011) « Patrimoine et développement territorial » in Mahé de Boislandelle, H., *Le Patrimoine dans tous ses états*. Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, pp. 59-71.
- Cuciuc, N., (2011) « Traduction culturelle : transfert de culturèmes » in *La Linguistique*. Vol. 47, pp. 137-150.
- De Pietro J.-F. & M. Matthey, (1993) « Comme Suisses romands, on emploie déjà tellement de germanismes sans s'en rendre compte... » in *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain*. Vol. 19, n° 3-4, pp. 121-136.
- Davezies, L., (2015) *Le nouvel égoïsme territorial*. Paris, Seuil/La République des Idées.
- Esquenazi, J-P., (2002) *L'écriture de l'actualité. Pour une sociologie du discours médiatique*. Grenoble, PUG.
- Fiala, P. & B. Habert, (1989) « La langue de bois en éclat : les défigements dans les titres de presse quotidienne française » in *Mots. Les langages du politique*. Vol. 21, pp. 83-99.
- Fournier, L.S., Crozat, D., Bernié-Boissard, C., & C. Chastagner, (2012) *Patrimoine et désirs d'identité*. Paris, L'Harmattan.
- Galisson, R., (1987) « Accéder à la culture partagée par l'entremise des mots à CCP » in *Études de Linguistique Appliquée*. N° 67.
- Galisson, R., (1993) « Les palimpsestes verbaux : des révélateurs culturels remarquables, mais peu remarqués... » in *Repères, recherches en didactique du français langue maternelle*. N° 8, pp. 41-62.
- Genette, G., (1982) *Palimpsestes*. Paris, Seuil.
- Gregory, M.-A., (2011) « Changer de nom pour changer d'image. Le cas des modifications de dénomination de départements » in *Mots. Les langages du politique*. N° 97, Lyon, ENS Editions, pp. 15-29. DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.20466>.
- Guimelli, Ch., (1999) *La pensée sociale*. Paris, PUF.
- Krieg-Planque, A., (2009) *La notion de «formule» en analyse du discours*. Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.
- Krieg-Planque, A., (2011) « Les petites phrases : un objet pour l'analyse des discours politiques et médiatiques » in *Communication et langages*. N° 188, pp. 23-41. DOI : <https://doi.org/10.4074/S0336150011012038>
- Le Bart, Ch. & T. Procureur, (2011) « Le nom du département comme problème. Entre logique d'attractivité et logique d'identité » in *Mots. Les langages du politique*. N° 97, pp. 31-44. DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.20475>
- Le Page, R. & A. Tabouret-Keller, (1985) *Acts of Identity. Creole-based approaches to language and ethnicity*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Leroy, S., (2004) *Le nom propre en français*. Paris, Ophrys.
- Lochard, G. & H. Boyer, (1998) *La communication médiatique*. Paris, Seuil.
- Lungu-Badea, G., (2009) « Remarques sur le concept de culturème » in *Translationes* 1. Timisoara, Editura Universitatii de Vest, pp. 15-78.
- Luque Nadal, L., (2009) « Los culturemas : unidades lingüísticas, ideológicas o culturales? » in *Language Design*. N°11, pp. 93-120.
- Mace, E., (2006) *Les imaginaires médiatiques. Une sociologie postcritique des médias*. Paris, Editions Amsterdam.
- Maingueneau, D., (2006) « Les énoncés détachés dans la presse écrite. De la surassertion à l'aphorisation » in Bonhomme, M. & G. Lugin (éds.), *TRANEL*. N° 44, « Interdiscours et intertextualité dans les médias ». Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel, pp. 107-120.
- Moles, A., (1969) « Sociodynamique et politique d'équipement culturel dans la société urbaine » in *Communications*. N°14, pp. 137-149.
- Nora, P. dir., (1997) *Les lieux de mémoire*. Paris, Gallimard.
- Rouquette, M.-L. (dir.), (2009) *La pensée sociale*. Toulouse, Editions Erès.
- Rouquette, M-L. & P. Rateau, (1998) *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- Veron, E., (1991) « Les médias en réception : les enjeux de la complexité » in *Médias-pouvoirs*. N° 21, 166-172.

